

**Le capitaine Simon,
figure marquante lors de la formation
de la Poche sud de Saint-Nazaire (septembre 1944)**

Dossier établi par Michel Gautier



Chevalier de la Légion d'honneur
Compagnon de la Libération
Croix de Guerre 39/45 (avec palmes)
Médaille Coloniale "Côte des Somalis"
Distinguished Service Order
Military Cross
Lion de Bronze (des Pays-Bas)

Lors de mon enquête dans les archives et auprès des témoins de la période j'ai croisé à plusieurs reprises la figure du capitaine Simon.

Le baptême du feu du 1^{er} GMR

Le premier soldat allemand tué par le 1^{er} GMR prenant ses quartiers à Arthon le 7 septembre, l'a été le 16.09.1944 à Haute-Perche. Il fut abattu par l'adjoint du capitaine BESNIER, le lieutenant Bernard JUTON, avec une carabine US. Le 1^{er} GMR était appuyé ce jour-là par les SAS du capitaine SIMON. BESNIER décrit précisément cet accrochage dans son journal où il révèle que cet homme a été tué alors qu'il s'apprêtait à jeter une grenade à manche. Je pense donc qu'il s'agit du *Feldwebel* que l'on voit sur cette photo prise lors du retour des hommes du 1^{er} GMR à Arthon.



BESNIER précise dans son journal : « Nous avons trouvé dans son portefeuille une photo du *Feldwebel* avec sa femme et sa fille. Elle avait dû être prise lors de sa dernière perm ». Et BESNIER ajoute même « Sa fille a l'air d'avoir le même âge que la mienne » ! Le cadavre fut enterré le jour même dans le cimetière d'Arthon, en présence d'un peloton de 6 hommes rendant les honneurs, commandé par un adjudant du 1^{er} GMR. Je viens de découvrir son nom, « Friedrich ALBREECHT, âgé d'environ 35 ans », grâce à l'aide d'Hubert Briand qui a relevé les identités de tous les morts civils et militaires de la commune d'Arthon pendant la période de la Poche sud. Son identité exacte vérifiée auprès du *Volksbund* permet de corriger l'orthographe de son nom et son âge car il s'agit précisément de Friedrich ALBRECHT, né le 11.07.1916 et tué le 16 septembre 1944 à Haute-Perche à l'âge de 28 ans.

Le jour où Gerhard SHMIDZ fut tué dans le pin parasol de l'Ennerie

Le dimanche après-midi 17 septembre 1944, à l'heure des vêpres, un trio de Jeep en provenance de Noirbreuil à Cheméré fonce sur la route du Poteau pour gagner les abords de Saint-Père-en-Retz et plus précisément le village de l'Ennerie. Les 150 hommes du capitaine SIMON, alias *Barberousse* (parachuté dans la Vienne lors de la mission SAS/Jedburgh « Moses » le 3 août 1944) sillonnent alors la contrée en francs tireurs et apportent ponctuellement leur appui aux hommes du 1^{er} GMR du capitaine BESNIER.

Première reconnaissance au Loup Pendu. Méfiance aux abords du carrefour du Poteau. Où sont donc cachées les sentinelles ? On avance au pas sur la route de Saint-Père. À droite, les premières maisons de l'Ennerie. D'après les renseignements recueillis à Chauvé, c'est là que se trouve la pointe avancée du dispositif Allemand. Bizarre ! Aucun poste de surveillance, aucune patrouille de protection. Si pourtant... Dans le grand pin, une vigie assoupie qui vient de comprendre le sort qui l'attend. On la mitraille à tout va à travers son perchoir d'où le soldat tombe lourdement comme un gibier abattu, puis on fonce, en espérant que les servants du canon à l'entrée du village n'auront pas le temps de se ressaisir. Le canon est bien là, braqué sur eux, mais personne pour le servir.

Pendant que les villageois sont aux vêpres, en cette belle après-midi ensoleillée de septembre 1944, la petite garnison allemande prend du bon temps. Il est 15 heures ; on casse la

croûte, on fait sa toilette et sa lessive dominicale, déchaussés, torse nu, sans casque ni fusil. C'est alors que tombe la foudre : le mitraillage de la vigie et, dans la minute, trois Jeeps crachant le feu sur la grange où ils sont installés. Juste le temps de s'éparpiller entre les meules de paille et les hangars en abandonnant les armes. Après un demi-tour à la Hurline, à nouveau ces diables de bérets rouges ! Les balles incendiaires allument le mulon et le pailler de la mère BEZIER. Qui osera affronter les flammes et les balles pour sauver les chiens attachés au pied du pailler ? La loge à matériel, bardée de genets et couverte de paille s'embrase à son tour. Tout partira en fumée, y compris le vélo neuf de François BEZIER qu'il avait réussi à sauver des Russes. Le bilan de l'attaque est somme toute très maigre mais après le *Feldwebel* abattu la veille à Haute-Perche, c'est aujourd'hui le *Hauptgefreiter* Gerhard SHMIDZ, né le 25.11.1921 qui vient de se faire tuer.

Le cycle sans fin des attaques et des représailles vient de commencer. Dans une semaine, ce sera le jeune FFI bordelais CROIZET, soldat de la compagnie *Tour d'Auvergne* qui sera abattu au carrefour de la Routière.

Attaques à outrance à l'intérieur des lignes allemandes, le 23 septembre 1944 à La Bernerie, le 26 septembre à Saint-Michel

Le 12 septembre 1944, trois soldats allemands sont tués entre Pornic et La Bernerie : Henry KIRCHER, *Bootsmannsmaat* né le 4.05.1920 à Langendreer ; Horst KLEINHAG, *Obergefreiter* né le 23.03.1923 à Wanne, et Wardex SCHAD, *Obergefreiter* né le 21.06.1922 à Hanau. L'ont-ils été aussi par les hommes du groupe SIMON ? Le capitaine BESNIER note en tout cas dans son Journal que leurs coups de mains et leur volonté de guerre à outrance commencent à poser de sérieux problèmes tactiques car ils entraînent en représailles de violents tirs de barrage sur les villages proches de ces coups de main.

Même question pour les deux soldats tués à Saint-Michel-Chef-Chef le 26 septembre 1944 : Karl NESSMANN, *Obergrenadier* né le 19.01.1908 à Villach et Rudolf WAHA, *Gefreiter* né le 11.10.1901 à Ugest. Mais il fallait alors bien de l'audace aux hommes de SIMON pour s'aventurer aussi profondément dans le dispositif mis en place par le *Hauptmann* JOSEPHI !

« *Ils sont follement braves mais sans trop de souci du lendemain* » commente Besnier. Et des mesures vont être prises à l'état-major nantais pour diriger les Bérets rouges du capitaine SIMON vers d'autres combats. En effet, dans les heures qui suivent l'attaque de l'Ennerie, tous les villages situés de part et d'autre de la route Saint-Père-en-Retz - La Sicaudais et autour du carrefour du Poteau, sont soumis à un tir de barrage allemand aussi absurde militairement que dangereux et angoissant pour les villageois. Huit salves sont tirées par les batteries de marine des Rochelets. Un témoin a comptabilisé 120 obus fusants et éclatants dont les impacts soulèvent un rideau de poussière et de fumée obscurcissant le ciel et jetant l'angoisse dans les villages de la Camillièrre, l'Ennerie, la Hardière et jusqu'à la Haute Massérie et la Croterie où Claire DURAND est blessée d'un éclat à la tête.

Michel Gautier

Je croise ici les destins de deux capitaines, ennemis dans la poche sud de Saint-Nazaire et morts et inhumés tous deux aux Pays Bas : le capitaine Simon et le *Korvettenkapitän* Josephi
Michel Gautier



Le *Korvettenkapitän* Walter JOSEPHI est inhumé au cimetière militaire allemand de Ysselsteyn (Pays-Bas).
Endgrablage: Block BW Reihe 7 Grab 167
Date de naissance : 1er octobre 1896
Décès : 20 mars 1945

Walter Josephi commanda la 36. *Minensuchflottille* de février 1941 jusqu'à décembre 42 sur la Baltique, puis il commanda à Saint-Nazaire la 10. *Minensuchflottille* du 15 avril 1943 jusqu'en septembre 1944.

Comment le capitaine Walter Josephi, adjoint du colonel Kaessberg, responsable militaire de la poche sud, a-t-il été exfiltré de la poche de Saint-Nazaire pour se retrouver sur le front des Pays-Bas au printemps 1945 ? Par avion ? Par sous-marin ?



Les destins croisés de deux capitaines, français et allemand, ennemis dans la poche sud de Saint-Nazaire en septembre 1944

Après s'être affrontés pendant quelques semaines à l'automne 44 en Pays de Retz, ils meurent tous les deux en Hollande au printemps 45 et sont inhumés dans deux cimetières distants de 160 km : le capitaine Josephi à Ysselsteyn et le capitaine Simon à Hoozeven.

Dans la nuit du 7 au 8 avril 1945, le commandant Simon est parachuté dans la région de Drenthe avec un stick SAS de 7 hommes. Après plusieurs opérations de sabotage et d'embuscades, il est tué lors de l'opération Amhest et est inhumé à Hoozeven.



- Chevalier de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 17 novembre 1945
- Croix de Guerre 39/45 (3 palmes)
- Médaille de la Résistance
- Médaille Coloniale avec agrafe "Côte des Somalis"
- Distinguished Service Order (GB)
- Military Cross (GB)
- Lion de Bronze (Hollande)



Jean Simon, administrateur colonial, héros de la Libération



Jean, Salomon Julien SIMON

Né le 5 juin 1908 à Paris 11e. fils de Fanny Klein et de Jules Simon.

Après son diplôme de l'Ecole libre des sciences politiques (Sciences Po), il suit le peloton des élèves Officiers de réserve (EOR) à Saint-Cyr en 1929 et en sort l'année suivante comme sous-lieutenant de réserve.

Son "Etat signalétique" mentionne qu'il a les cheveux châtain-roux, les yeux gris-vert, le front vertical et le nez rectiligne, qu'il mesure 1,65 m.

Ses officiers le décrivent comme brillant, intelligent et cultivé, parfois un peu dilettante.

En 1933, il part pour l'Indochine où il est administrateur civil de 2e classe.

Il écrit à ses parents, à sa sœur à son beau-frère et à ses neveux et nièces chaque semaine donnant de ses nouvelles et racontant un peu son travail, la société coloniale, son apprentissage de l'annamite... et des "mœurs et coutumes"...

Il raconte la vie avec ses amis français qu'il décrit comme très nationalistes et néanmoins souvent mariés avec des femmes annamites ou tonkinoises...

En 1934 il annonce à ses parents qu'il va se marier avec Rita Ducos, une jeune femme née d'un couple franco-tonkinois. Ils divorceront un peu plus tard.

En 1937 il est à Hatinh (Hà-Tĩnh); il écrit :

« J'ai de plus en plus de travail. C'est d'ailleurs général : on veut faire en Indochine une administration complète et minutieuse, comme en France, et on n'a qu'un personnel très réduit. C'est insoluble ! »





À la tribune officielle le 11 novembre 1934 à Ha Tinh



Ha Tinh en 1936



À la déclaration de guerre, il est mobilisé sur place, en septembre 1939 au 10^e RMIC Régiment mixte d'infanterie coloniale.

Puis, juif, il est radié. Mis en "congé sans solde" par l'armée le 16 avril 1941.

Étrangement les autorités de Vichy lui attribuent le 23 octobre 1942 un Ordre Royal du Cambodge et du Laos ("*Chevalier de l'Ordre royal du million d'éléphants*").

Henri Klein note dans son journal le 23 juin 1941 que Jean Simon en Annam est démobilisé et rayé des Services administratifs. Il ajoute « *tout l'honneur est pour lui* ». Le 30 juin Henri Klein note avoir reçu une lettre de Jean Simon envoyée de Shanghai le 1^{er} juin via l'Amérique, passée par la censure anglaise à Hong-Kong, lettre destinée à ses parents, dans laquelle il annonce son intention de se fixer à New-York.

En avril 1941, Jean Simon s'est évadé d'Indochine pour rallier les Forces Françaises Libres à Shanghai le mois suivant. Il signe son engagement "pour la durée de la guerre" le 1^{er} juin 1941.




Dans son dossier il a indiqué comme personnes à prévenir en cas d'incident, sa sœur Madame Georges Bloch, 182 bd Pereire, Paris 17^e et Madame P. Kuhn, 1520 Dean Avenue, Highland Park, Illinois, USA. (Les cousins américains dans la banlieue de Chicago)

En novembre 1941 Jean Simon envoie de ses nouvelles de Chicago.

La notice biographique de l'Ordre des "*Compagnons de la Libération*" indique :

Affecté au Bataillon de marche n°1 (BM 1) au Levant en septembre 1941, puis à l'Etat-major des FFL au Levant en janvier 1942, il rejoint ensuite le groupement "Appert" en Somalie anglaise.

A la fin de la campagne de Libye, il gagne l'Angleterre et s'engage dans l'infanterie de l'Air en juin 1943. Intégré dans le « Special Air Service » (SAS), le capitaine Simon fait partie de l'encadrement du 1^{er} Bataillon d'infanterie de l'air (1^{er} BIA) à Camberley. Il est affecté ensuite, dès sa création, au 3^e Bataillon d'infanterie de l'Air qui devient en juillet 1944 le 3^e Régiment de chasseurs parachutistes (3^e RCP).

IDENTITY CARD		Serial	Nº 15039
(FOREIGN OFFICER)		Department	
This is to Certify that <i>SIMON Jean Salomon</i> is a FRENCH Subject who is on approved duty in the United Kingdom in the Official Capacity of <i>Officer in Free French Forces</i>			
He is exempted from the provisions of the Aliens Order and should be afforded all facilities necessary for the discharge of his Official Duties.			
Issued and Registered by 	Signature of Bearer 	Official Address of Bearer 	
Date			

Jean Simon est parachuté dans la nuit du 2 au 3 août 1944 dans la Vienne comme commandant du groupe Moses et se bat pendant deux mois derrière les lignes ennemies sur l'axe Montauban-Brive-Limoges, détruisant et harcelant convois et détachements allemands. Chargé de retarder la retraite allemande de l'Ouest, il fait sauter avec son détachement, le 29 août, le pont de Lésigny et canalise les colonnes ennemies sur une seule route.



Le 1er septembre, en reconnaissance à Lésigny en jeep avec quatre autres officiers, il attaque et prend un camion allemand avec un matériel très important et tue 27 ennemis. Le 4 septembre, pendant le combat de Coussay-les-Bois, il détruit personnellement une voiture allemande avec ses occupants. Plus tard, dans la Loire-inférieure, il poursuit avec son groupe des éléments ennemis dans la poche de Saint-Brevin-Pornic avec de très bons résultats et peu de pertes.

Il renseigne également le commandement allié, permettant de faire subir à l'ennemi des bombardements aériens tellement sévères que le général allemand Elster se rend aux Américains, à Issoudun, le 10 septembre 1944, avec 19 000 hommes. Le capitaine Simon est présent lors de la reddition.

Après la libération de la région, les SAS retournent en Grande-Bretagne en attendant leur prochaine mission.

Basé en Angleterre il a des projets, une fiancée,...

Dans une lettre adressée à Henri Klein en décembre 1944 il raconte son épopée de façon synthétique.

Nommé commandant en décembre 1944, Jean Simon participe enfin à la campagne de libération de la Hollande.

Dans la nuit du 7 au 8 avril 1945, dans la région de Drenthe, il est parachuté avec un groupe de sept hommes avec lesquels il exécute diverses missions de sabotage et d'embuscade.

Le 11 avril à Hoogeveen, il trouve une mort glorieuse en s'opposant avec acharnement à une contre-attaque alors que son tireur au fusil-mitrailleur, seul avec lui, vient d'être tué à ses côtés. Il est inhumé à Hoogeveen.

Lettre de Jean Simon envoyée à Henri Klein et à Jacqueline le 14 décembre 1944, dans laquelle il résume son parcours dans les armées de la Libération.

Jeudi 14.12.44

Mon cher oncle, ma chère Jacqueline,

J'ai reçu mardi votre lettre qui m'a fait le plus grand plaisir. J'ai bien longtemps que je n'avais pas vu votre écriture. Que d'événements et combien de deuils depuis.

Je dois revenir à vous raconter ma vie de plus trois ans, ce serait trop long. En gros j'ai servi, depuis mon départ d'Extrême-Orient, en Syrie, en Tunisie, en Algérie, en Abyssinie, à Djibouti, en Angleterre et en Ecosse, puis j'ai été parachuté le 3 Août 44 dans la Vienne, me suis battu dans la région de Poitiers, de Châtellerauld, Châteauroux puis au Sud de Saint Nazaire (vers Brée). Vous avez dû voir de ces camarades à legs: un détachement de mon Bataillon aopère de votre côté et a pris part à la libération de Lyon.

réponse. J'avais eu de ses nouvelles par Simon, Hagen et par son ami Claude, lieutenant de la Marine anglaise, que j'ai vu à Londres. Mille baisers à tous

(Signature)

Capitaine J. Simon
3rd French Para Bn.
attached XVIII Corp (Airborne)
Advanced Detachment
A.P.O. 109
U.S. Army

D'après « L'atelier de Pierre-Gilles Flacsu - <https://www.flacsu.fr/mes-histoires-familiales-g%C3%A9n%C3%A9alogie-et-histoire/les-klein-de-rouhling-et-schwindratzheim/jean-simon-h%C3%A9ros-de-la-lib%C3%A9ration/>

Opération Amherst au cours de laquelle le capitaine Simon trouva la mort

« Les SAS français clouent l'ennemi au sol ! »

Les 8, 9 et 10 avril 1945, dans le cadre de l'opération Amherst, les SAS français, largués sur la Hollande, créent la confusion chez les Allemands, au bord de la défaite.



En cette nuit du 7 au 8 avril 1945, la météo n'est pas fameuse. Le groupe d'avions, une soixantaine de quadrimoteurs Stirling et Halifax partis de l'aérodrome de Riven Hall, en Angleterre, survole la Belgique, invisible sous une épaisse couche de nuages.

Cette armada rugissante ressemble à celles qui, chaque nuit, s'en vont écraser le Reich agonisant.

Le mauvais temps secoue les appareils et rend le vol difficile et dangereux. Les équipages du 38e groupe de la RAF redoutent autant la DCA alliée que la FLAK allemande, mais, cette nuit, étrangement, les canons antiaériens des deux camps se taisent.

Par surcroît de prudence, un peu avant la verticale de Bruxelles, les chiches lumières qui éclairent l'intérieur des carlingues glaciales se sont éteintes.

Ces avions ne transportent pas des bombes destinées aux villes allemandes, mais les deux régiments de chasseurs parachutistes français de la brigade SAS. Ils doivent sauter sur la Hollande tout à l'heure, aux environs de minuit.

À la fin mars 1945, la guerre se traîne en Europe, malgré l'arrivée du printemps. À l'ouest, l'ennemi fait face. Le général Belchem, de l'état-major du XXIe corps, qui constitue l'aile gauche des armées alliées, reçoit des directives impératives : « *La 1ère armée canadienne du général Crerar ouvrira et assurera la route Arnhem-Zutphen. Elle nettoiera le nord-est de la Hollande et le nord-ouest de l'Allemagne jusqu'à la Weser.* »

Il faut attaquer. D'autant plus que, de leur côté, les Soviétiques vont bon train.

Le 28 mars, le général demande aux parachutistes de faciliter l'offensive des blindés en opérant sur les arrières ennemis.

Le général J.M. Calvert, dit *Mike le Fou* pour les anciens, ex-adjoint de Wingate en Birmanie, commande la brigade SAS. Il n'a pas oublié la leçon d'Arnhem, six mois auparavant, avec l'opération aéroportée *Market Garden*. Les blindés du XXXe corps n'avaient jamais pu atteindre les ponts conquis par les parachutistes anglais et polonais.

Les SAS ont consenti de lourds sacrifices. Aussi, à la suite de la tragédie d'Arnhem, émettent-ils de sérieuses réticences quant à la manière dont seront employées les troupes aéroportées. À ce sujet, le général Calvert écrit : « *Les troupes SAS ne sont pas conçues pour être engagées massivement. Je ne considère pas que ce soit la meilleure méthode pour les utiliser.* »

Cette fois, les automitrailleuses des Canadiens et des Polonais du IIe corps d'armée devront pouvoir rejoindre les SAS en trois jours, quatre tout au plus.

Parachutés à une cinquantaine de kilomètres des positions ennemies, les 676 hommes qui composent l'effectif opérationnel des deux régiments se battront dans la province de Drenthe, dans un triangle constitué par les villes de Coevorden, Zwoll et Groningen.

Le 2e RCP, ex 4e BIA, est aux ordres du commandant Puech-Samsom depuis le 20 décembre 1944, date à laquelle le colonel Bourgoin, le Manchot, a cédé son commandement. L'unité, après les durs combats de Bretagne du mois de juin, s'est brillamment comportée dans les Ardennes, lors de l'offensive de Von Rundstedt.



Jacques Pâris de Bollardière

Au 3e RCP, ex 3. BIA, le lieutenant-colonel de Bollardière a pris en octobre la place du chef de bataillon Château-Jobert, alias *Conan*, dont les sticks ont obtenu de spectaculaires succès dans l'est et le centre de la France au cours de l'été.

Les deux régiments, qui ont en réalité l'effectif d'un petit bataillon, sont composés chacun d'un *squadron* (ou compagnie) de commandement et de trois *squadrons* de combat. Ils disposent d'un très fort encadrement en officiers et en sous-officiers de grande qualité. Après avoir pansé leurs plaies et complété leurs effectifs, les deux unités SAS françaises ont été regroupées en Angleterre depuis janvier et elles ont repris l'entraînement.

Le général Calvert n'a pas disposé de plus d'une semaine pour organiser l'opération aéroportée car l'offensive générale, prévue pour le 14 avril, est brusquement avancée au 8. Le saut, initialement prévu pour la nuit du 6 au 7 avril, est reporté à la nuit suivante pour des raisons atmosphériques.

Devant les participants, consignés dans leurs cantonnements depuis plusieurs jours, le général commandant la brigade, perché sur une estrade de fortune, avait consenti à fournir quelques explications : « *Un squadron anglais du 2e régiment SAS participera à l'opération en attaquant à partir du nord-ouest dans le cadre de l'opération Keystone. Le bataillon parachutiste belge, à peu près 300 hommes, sera infiltré à l'ouest, par voie terrestre, avec ses Jeep armées : c'est l'opération Larkwood. Vous, les Français, vous jouerez Amherst, le gros morceau. Votre mission consiste à créer le maximum de confusion chez l'ennemi et à empêcher les destructions, en particulier celles des ponts sur les canaux. Vous devrez transmettre des renseignements sur l'ennemi. Ils seront aussitôt exploités par l'aviation et les blindés. Vous tenterez également de soulever la résistance locale qui, apparemment, n'est pas négligeable. Bonne chance et bonne chasse !* »

Ce type d'aventure, qui laisse une très grande part à l'initiative et à l'esprit combatif, ne peut que réjouir les SAS français, déjà très heureux d'être engagés dans une grande opération aéroportée. Les similitudes entre *Market Garden* et *Amherst* ne troublent personne. Il est vrai que la situation générale a beaucoup évolué depuis septembre. Cependant, les difficultés sont évidentes.

Le 2e RCP sera largué à l'est de la voie ferrée Groningen-Assen-Bielen, le 3e RCP à l'ouest. En fonction de la multiplicité des objectifs à atteindre, dix-neuf zones de saut ont été retenues. Le largage doit avoir lieu de nuit, sans repérage ni réception au sol.

Les techniciens de la RAF, confiants dans leurs équipements radar, promettent de très faibles marges d'erreur, quelques centaines de mètres à peine, tant ils ont mis de soin dans leurs calculs.

Sceptiques, mais trop heureux de sauter pour se battre, les parachutistes pensent tous qu'ils sauront bien se débrouiller une fois au sol.

Dix-huit Halifax décolleront une heure après les paras pour leur larguer dix-huit Jeep armées, neuf par régiment.

Les forces allemandes sont évaluées à 12 000 hommes et, d'après les renseignements que l'on possède, ne devraient pas être très redoutables. Comme dit le général : « *Ainsi, vous leur donnerez l'occasion de se rendre !* » Si les Canadiens progressent comme prévu, et personne n'en doute, l'état-major envisage l'opération *Amherst* comme une sorte de promenade de santé...



Le général Calvert passe en revue les SAS du 2è et 3è RCP à Tarbes (date inconnue)

Les parachutistes français seront livrés à eux-mêmes derrière les lignes ennemis

Dans l'avion n° 12, recroquevillés et tassés les uns contre les autres, les 15 hommes grelottent. Tout à l'heure, l'essai des armes de bord par le mitrailleur arrière a suscité une inquiétude vite réprimée. Certains somnolent ou font semblant. L'adjudant Bouard, lui, dort réellement. Vieux soldat de la France libre, héros de Libye et d'ailleurs, il en a vu d'autres, et rien ne le trouble. Le capitaine Betbeze ne dort pas, c'est un perfectionniste, un méticuleux, toujours soucieux. Officier de carrière, fait prisonnier en 1940, dix fois évadé et repris, il a enfin réussi à reprendre le combat en passant par la Suisse, l'Espagne, l'Afrique du Nord et l'Angleterre. Il ne céderait pas sa place pour un empire.

— *Vous sauterez à 1 500 pieds.*

L'ordre a été transmis avant l'embarquement. À cause du mauvais temps et surtout des nuages, le largage aura lieu à 500 m d'altitude au lieu des 150 m initialement prévus.

— *Twenty minutes to go...*

Les hommes s'ébrouent, vérifient sacs et harnachements. L'adjudant Bouard ne dort plus.

— *Five minutes to go. Hurry up boys !*

La trappe est ouverte. Au-dessous, la nuit est d'un gris d'ardoise. Sans doute est-ce l'effet de la lumière de la lune se reflétant sur la couche de nuages.

Feu rouge : « *Action station !* »

Feu vert : « *Go !* »

Dans un bref piétinement, les 15 paras du stick disparaissent dans le vide, l'un après l'autre.

Le sol et le ciel sont invisibles, comme confondus. Le cocon humide des nuages enveloppe tout. Il étouffe même le bruit des moteurs qui s'en vont vers le nord.

Après une période de balancement désagréable, la terre apparaît vaguement à la rencontre des hommes. De longues lignes droites, routes ou canaux, identiques dans la pénombre, sont repérables. Des toits de ferme et le contour plus sombre de bois ou de cultures se dessinent.

« *Nous voulons affoler l'ennemi. Nous parachuterons des mannequins, la BBC parlera d'une vaste opération aéroportée. Ainsi, les Allemands imagineront avoir affaire à une offensive d'envergure menée par les parachutistes. Laissez vos parachutes bien en vue sur le terrain. Il faut qu'ils vous croient très nombreux...* »

Ce genre de consigne est facile à suivre. Les opérations de regroupement des personnels et du matériel, en revanche, vont être extrêmement difficiles.

Le nord-est de la Hollande est loin d'être une région idéale pour un largage massif. Si les couverts sont limités en surface, ils sont nombreux et très dispersés dans ce pays plat, entrecoupé de rivières, de canaux et d'axes routiers, parsemé de villages, de fermes isolées et de bosquets touffus.

Les erreurs de largage de la RAF sont beaucoup plus importantes que prévu, et peu de sticks atterrissent sur leur zone de saut. C'est un éparpillement, en pleine nuit, dans un pays inconnu tenu par l'ennemi. Les SAS sont physiquement bien entraînés, et il y a peu d'accidents à l'atterrissage. Mais au 30 RCP, le lieutenant de Sablet se noie dans un canal, et le capitaine Sicaud, tombé dans un bois de sapins, reste momentanément aveugle. Au 20 RCP, le commandant Puech-Samsom se blesse à l'épaule.

Dans chaque stick, le regroupement s'avère difficile. Rassembler plusieurs sticks est une véritable gageure. Des hommes perdus errent dans la nuit, des groupes se mélangent. Les quelques heures qui restent jusqu'au jour ne suffisent pas à redonner une cohérence aux deux unités.

De plus, la plupart des conteneurs restent introuvables. Qu'importe, les parachutistes français se battront avec leurs armes individuelles. Ils devront se débrouiller plus encore qu'ils ne l'avaient imaginé avant le départ d'Angleterre.

Heureusement, une partie de la population leur est favorable. Son aide va être précieuse, et certains éléments de la Résistance se révéleront particulièrement efficaces.

Dans la nuit, le capitaine Alexis Betbeze tente en vain de se repérer. D'après ce qu'il a pu observer avant de toucher le sol, rien ne ressemble à ce que cartes et photos aériennes promettaient.

Le grand canal d'Elp, l'Orange Kanal, qui devrait se trouver au sud de la zone de saut, n'est pas là. La fabrique de lin non plus. En revanche, il y a d'autres canaux, plus petits, et une ferme qui, elle, ne devrait pas être là.

Il ne reste qu'une solution au capitaine Betbeze : frapper à la porte de la maison et demander aux habitants où il se trouve, en enfreignant les consignes de sécurité les plus élémentaires.

Tout d'abord, la porte obstinément close. Les habitants ont peur. En allemand (ses séjours en Oflag n'auront pas été inutiles), l'officier menace d'incendier la ferme.

Cette ruse semble avoir son effet, car la porte s'ouvre aussitôt sur un homme qui semble terrorisé. Le Hollandais se montre peu coopératif. La présence de soldats alliés ne le transporte pas d'enthousiasme, mais il consent à indiquer la position de sa ferme sur la carte de Betbeze. Le stick est largement au sud du canal au lieu d'être au nord. Il est à plusieurs kilomètres de sa zone de saut théorique, où auraient dû se trouver également les groupes du commandant Puech-Samsom et du sous-lieutenant Taylor. Pressé d'en finir avec ses visiteurs encombrants, le fermier leur conseille de s'adresser au maître d'école de Witteween, le hameau voisin.

L'accueil chez l'instituteur est nettement plus aimable, l'homme connaît fort bien sa région et il donne sans se faire prier des renseignements intéressants.

Depuis la veille, les Allemands établissent des positions défensives le long de l'Orange Kanal, face au sud. Les avant-gardes canadiennes menacent Coevorden, à une quinzaine de kilomètres de là. Le général Bottger, commandant de la Feldgendarmarie de Hollande, est installé avec une trentaine d'hommes à 3 km au nord-ouest. Il paraît qu'il doit se replier dans les heures qui suivent.

Passé l'effet de surprise, les Allemands contre-attaquent

Dès l'aube, l'alerte est générale, car l'ennemi n'est ni sourd ni aveugle. Les unités allemandes stationnées dans la région signalent des parachutages à Assen, Orvelte, Zwolle, Schonlo et Groningen. Quant aux collaborateurs hollandais, ils en savent autant que les résistants sur l'opération *Amherst*. À force de coups de pied, la fourmilière s'est réveillée.

Au petit jour, le capitaine Betbeze installe sa base dans les fourrés du bois de Witteween. Il y retrouve d'abord un caporal et un médecin qui appartiennent au stick de Puech-Samsom. Peu après, le reste de ce stick, avec le commandant lui-même, pénètre dans les couverts, guidé par un civil membre de la Résistance, Hildebrand Lohr.

Les postes radio n'ont pas été trouvés et, de ce fait, les liaisons entre le 2^e RCP, l'Angleterre et les forces canadiennes s'avèrent impossibles. Lohr tentera de traverser les lignes allemandes pour alerter les Alliés, et un poste clandestin des Hollandais sera plus tard mis à la disposition des SAS.

Obstiné, Betbeze repart avec quatre hommes à la recherche de son précieux matériel. Avec le jour, tout est plus facile, mais aussi plus dangereux. Les gains sont retrouvées à 4 km de la zone de saut, entre les mains de civils qui ont déjà commencé à s'en partager le contenu !

A 14 heures, les deux sticks sont regroupés dans la forêt. Il devient urgent d'entamer les actions offensives souhaitées par le haut commandement.

Un stick du 2^e *squadron*, aux ordres de l'aspirant Edme, a également atterri au sud de l'Orange Kanal, à 7 km du point prévu. L'aspirant conduit ses hommes vers le nord et se heurte aux positions allemandes au moment où, attiré par un bruit de fusillade, il s'approche du pont-écluse d'Elp.

C'est le lieutenant de Camaret qui se bat de l'autre côté de l'eau. À 7 heures, renforcés par des isolés commandés par l'aspirant Richard, les SAS du lieutenant de Camaret ont surpris les défenseurs du pont. Trois Allemands ont été tués, six autres se sont rendus. Mais le gros de la

troupe, stationné dans une ferme voisine, réagit violemment. En emmenant ses prisonniers, le détachement est obligé de se replier sur une usine de lin avec deux blessés, dont l'aspirant Richard. Un autre parachutiste, le caporal Treis, est tué d'une balle dans la gorge. Il appartenait au stick du lieutenant Cochin, qu'il n'avait pas retrouvé dans la nuit. L'intervention de l'aspirant Edme, depuis la rive opposée, ne modifie pas la situation, et lui aussi doit se replier avec un blessé.

Dans le même secteur, à proximité du village d'Elp, le lieutenant Cochin a vainement attendu les Jeep qui auraient dû être parachutées. Il n'a pas non plus mis la main sur ses conteneurs, et il lui manque la moitié de ses effectifs. Pendant deux heures, il a émis des signaux lumineux, sans résultat. Pas plus que les autres chefs de stick concernés dans les deux régiments, l'officier n'a été informé de l'annulation du largage des véhicules... Lorsqu'il se remet en route, à la fin de la nuit, il rencontre par hasard le stick du sous-lieutenant Makie.

Le lieutenant Apriou, du 1er *squadron* du 2e RCP, s'est miraculeusement posé à l'endroit prévu. Ce n'est pas pour autant qu'il a pu rassembler la totalité de son stick. Au cours de sa marche en direction de la route Rolde-Gieten, il se heurte, peu avant l'aube, à un groupe d'hommes en armes. Il demande le mot de passe, Épernay, auquel il faut répondre Montmirail. La bordée d'injures qu'il reçoit lui permet d'identifier le groupe du sous-lieutenant Stephan, avec lequel il décide de poursuivre sa progression et d'attaquer Gieten.

Passé l'effet de surprise, la garnison allemande, qui a subi des pertes sévères, contre-attaque rapidement et force Stephan et Apriou à la retraite. Vers midi, la petite troupe rencontre les sticks du lieutenant Legrand et du capitaine Grammond. Ensemble, ils vont désormais opérer dans le triangle Borger-Gieten-Rolde. En fin de journée, une reconnaissance destinée à repérer des emplacements d'embuscade tourne mal, et un sous-officier est tué.

Le lendemain, à Gasselte, les SAS attaquent avec succès l'état-major d'un groupement du NSKK. Un parachutiste est tué, un autre blessé, mais plusieurs officiers allemands sont tués et de nombreux soldats capturés. Les renseignements, transmis aussitôt à Londres, permettent la destruction par une escadrille de Mosquito d'un convoi automobile en formation dans la cour de l'école de Gieten.

Le sergent hollandais Van der Veer, parachuté six mois auparavant pour encadrer un maquis local, rencontre aux premières lueurs du jour les parachutistes du 3e RCP, largués à l'ouest de la voie ferrée Meppel-Assen. Par les sticks du capitaine Sicaud et des lieutenants Hubler et Boyé, tombés dans la région d'Appelscha, il apprend l'imminence de l'arrivée des Canadiens à Coeverden. Enfourchant son vélo, il file dans cette direction et, vers midi, il rencontre le commandant Puech-Samsom. Celui-ci le charge de guider l'action du capitaine Betbeze contre le PC allemand de *Feldgendarmarie* de Wester Bork. À 14 h 30, les 20 hommes se mettent en route. Peu après leur départ de Witteween, le bruit d'une fusillade nourrie leur parvient, venant du nord-est. Personne ne sait encore que, dans ce bref engagement, le sous-lieutenant Taylor, le plus jeune des officiers du régiment, vient d'être tué.

Le capitaine donne ses ordres : il n'y aura qu'un prisonnier, le général

À 15 h 30, le village est en vue et, apparemment, tout est calme sous le soleil printanier. Les renseignements sur les installations ennemies sont précis. Les SAS de Betbeze avancent sans hésitation.

Le capitaine a donné ses ordres : le combat ne durera pas plus de vingt minutes ; un seul prisonnier sera fait, le général.

Des civils repèrent les parachutistes. Ils se mettent à l'abri sans donner l'alerte, mais un soldat allemand circulant à bicyclette s'en charge. Les assaillants ont encore près de 200 m de terrain découvert à franchir. Le dispositif d'attaque soigneusement élaboré se transforme en ruée.

Deux sentinelles sont tout de suite abattues, mais, dès que les SAS pénètrent dans le village, l'affrontement commence. Le FM du caporal Bongrand s'enraie ; au milieu de la rue principale, un tireur s'écroule, une balle dans la tête ; près de lui, le capitaine est blessé par des

éclats de grenade. Le sous-lieutenant Le Bobinec et l'adjudant Bouard atteignent le PC et lancent leurs *gammon-bombs* par les fenêtres.

Pistolet-mitrailleur au poing, le général tente une sortie : une rafale en pleine poitrine le couche à terre. Derrière lui, un autre officier est tué. Une *Kulbelwagen* transportant trois officiers de la *Luftwaffe* est prise dans la fusillade. Les occupants meurent sans avoir pu comprendre pourquoi. En se portant au secours de Bongrand, le chasseur Marche est tué net. Puis le sous-lieutenant Le Bobinec est également touché.

Les Allemands se battent bien. Ils sont nombreux et font face avec détermination. L'adjudant Bouard est blessé d'une balle dans le ventre, puis c'est le sous-lieutenant Lorang qui tombe. Betbeze tente de replier ses hommes. Des parachutistes tombent encore, le caporal Cognet est tué. Des renforts allemands arrivent, il faut disparaître.

Caché dans une cave en compagnie du propriétaire qu'il tient sous la menace de son pistolet, Le Bobinec espère des secours. Avec lui, blessés, se trouvent Bouard et Bongrand. Ce dernier meurt, le sous-lieutenant s'évanouit. Le Hollandais en profite pour avertir les Allemands, les deux hommes sont capturés.

Les survivants parviennent à atteindre la forêt de Witteween. Dès l'arrivée des blindés canadiens, ils se joignent aux troupes du II^e corps, qu'ils accompagneront jusqu'à Groningen. Le lieutenant Lasserre doit opérer sur la route Groningen-Windschoffen. Lui non plus n'a pas pu récupérer ses conteneurs. Une ferme abrite ses hommes pour la nuit, mais le fermier les dénonce. Au matin du 9 avril, les Allemands encerclent les bâtiments. Les parachutistes réussissent une percée, l'un d'eux est tué. L'aspirant de Bourmont, l'adjoint de Lasserre, sera pris un peu plus tard. À Windschoffen, les Allemands discutent pour savoir si leur prisonnier doit être fusillé. Épuisé, l'aspirant s'endort. Les Allemands s'enfuieront sans le réveiller.

Ainsi, au 2^e RCP, la situation ne ressemble guère aux prévisions faites en Angleterre. Les combats livrés un peu partout sont devenus des affaires personnelles ou presque : chacun se bat selon son tempérament, au mieux de ses moyens. Dans ce genre de situation, les SAS se débrouillent plutôt bien.

La capitulation allemande brise le rêve d'une nouvelle opération des SAS français

Au 3^e RCP, la majorité des détachements connaissent également des moments difficiles. Si, au nord, le lieutenant Thomé s'empare par un coup heureux des archives de la Gestapo de Groningen, si, au sud, c'est l'état-major et le chef de la Gestapo de La Haye qui tombent aux mains des parachutistes, au centre du dispositif, les SAS de Bollardièrre ont bien du mal à se tirer d'affaire.

Plusieurs sticks tombent à proximité de la route Assen-Bielen au moment du passage d'un convoi allemand. Le 1^{er} *squadron* va ainsi subir de lourdes pertes.

Le stick du sous-lieutenant Valayer atterrit en plein milieu de l'agglomération d'Assen. Le bruit que font les parachutistes en brisant les tuiles des toits réveille la population et la garnison. L'accrochage est immédiat. Dans la nuit, les SAS échappent à l'encerclement, puis s'en vont chercher et attendre les Jeep, qui ne viendront pas. Le soir, ils se réfugient dans une grange. Le lieutenant Rouan, faisant confiance aux habitants, s'est lui aussi installé près de là.

Le 9 avril au petit jour, trahi par un paysan, le groupe Rouan est encerclé. Le lieutenant est blessé d'une balle dans le poumon, puis capturé avec ses 12 hommes. Le lendemain, le lieutenant Boulon est pris à son tour. Il sera fusillé à Assen avec deux de ses hommes et six résistants hollandais.

Le sous-lieutenant Valayer est attaqué dans une grange, que les Allemands brûlent pour les déloger. Trois SAS sont tués lors d'une tentative de sortie, trois autres périssent dans l'incendie. Seul, le sergent Deal parvient à s'enfuir.

Le lieutenant-colonel de Bollardièrre réussit à regrouper plusieurs de ses sticks. Il opère avec eux à l'ouest de Spier, montant de nombreuses embuscades contre des convois qui font retraite sur la route Bielen-Assen. Les SAS détruisent également la voie ferrée. Le 10 avril, avec

une quarantaine de parachutistes, il chasse les Allemands de Spier, malgré l'absence d'appui aérien. Le lendemain, l'ennemi contre-attaque avec plus de 200 hommes. Le commandant Simon est tué ainsi qu'un autre chasseur, une dizaine d'autres sont blessés. Malgré de très lourdes pertes, les Allemands l'emportent, car les SAS n'ont pas leurs armes lourdes. Les blindés canadiens sauveront la situation et prendront définitivement Spier. Les SAS les accompagneront ensuite à Bielen.

Le premier stick est récupéré le 10 avril par les Polonais, le dernier le sera le 14 par les Canadiens. Mais jusqu'au 16, des SAS blessés, des isolés font surface.

Finalement, les pertes des deux régiments s'élèvent à 29 morts, 35 blessés et 96 disparus, parmi lesquels 70 environ, prisonniers, furent libérés au mois de mai. Les pertes ennemies sont évaluées à 360 morts et 187 prisonniers. Une trentaine de véhicules divers ont été détruits.

Les deux régiments ramenés en Angleterre espéraient encore de nouveaux combats. L'espoir d'une opération en Norvège habite les SAS pendant quelques jours, mais la capitulation allemande brise leurs rêves de gloire.

La conclusion de l'opération Amherst peut être tirée du rapport du général Calvert :

« L'ennemi fut cloué au sol... Les Français l'empêtrèrent dans un filet au profit de la division canadienne qui, en très peu de temps, atteignit la mer du Nord... »

D'après le site suivant

<http://www.amismuseearmee.fr/en-marge-de/980-2020-operation-amherst-les-sas-francais-clouent-l-ennemi-au-sol>

Mon enquête à surprises sur les jeunes « Boches » fusillées du Poitou

L'historien Laurent Busseau enquête depuis plusieurs années sur la mort de trois Allemandes à la Libération. Des représailles qui font l'objet d'une omerta en France. Publié le 17 novembre 2016 dans L'Obs.

Où l'on découvre que la guerre menée par les SAS était sans merci pour eux-mêmes et sans merci pour l'ennemi, quand bien même il s'agissait d'auxiliaires féminines allemandes. Rappelons que tout SAS capturé et reconnu comme tel par les Allemands était exécuté. Quant aux commandos SAS en action de guerre, ils ne faisaient pas non plus de prisonniers. [NDLR]

Aujourd'hui encore existe un angle mort dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en France : l'exécution de prisonniers de guerre allemands, portés disparus en Allemagne depuis 1944, et qui font l'objet d'un silence français.

Comment réhabiliter cette mémoire allemande sans justifier l'horreur de l'occupation nazie en France ? Cette problématique des « Boches qui dorment encore là », après une exécution sommaire lors de la Libération, peine à exister face à une omerta entretenue par une histoire hagiographique de la résistance locale.

Il y a deux ans, j'avais publié sur Rue89 le récit de ma longue enquête – neuf ans ! – pour faire la lumière sur l'exécution de trois jeunes femmes allemandes, en 1944, dans un village de la Vienne. Cet article a ouvert d'autres pistes, et m'a permis de retrouver une survivante allemande de 90 ans. Elle m'a ouvert ses souvenirs, lettres et photos concernant les portées disparues.

Le début de l'enquête

J'ai raconté comment, en 2003, Michel Dubois m'a demandé de l'aider à enquêter sur son père fusillé avec cinq habitants civils à Bondilly, un hameau du village de [Saint-Cyr](#), entre Poitiers et Châtellerauld, le 29 août 1944.



Cinq des six fusillés de Bondilly

Comment, par un hasard incroyable, je suis tombé sur un document, diffusé dans un documentaire allemand sur Arte, mentionnant l'épisode des six fusillés de Bondilly, tués en représailles à une action de la Résistance.

Comment un ancien habitant de Saint-Cyr m'a conseillé de « laisser tomber cette vieille histoire, comme celle des bonnes femmes enterrées dans le cimetière », me mettant ainsi sur la piste d'une autre découverte macabre, celle de trois femmes inconnues fusillées dans le cimetière de Saint-Cyr en septembre 1944...

Ces trois Allemandes ont très vraisemblablement été abattues en représailles au massacre des six de Bondilly : une « vengeance patriotique ».

C'est cette histoire que je poursuis ici.



Saint-Cyr et Bondilly - Google Maps

I - Les preuves de la fusillade

Difficile aujourd'hui de nier l'existence de cette exécution, qu'attestent un document et plusieurs témoignages.

Un document de 1947

Malgré un silence des historiens locaux sur le sujet, j'ai découvert qu'en 1982, le Centre régional de documentation pédagogique de Poitiers (CRDP) a publié une archive écrite par une institutrice locale en 1947, Lydia Lainé :

« Ce massacre [celui des six civils, ndlr] avait exaspéré les haines. Trois jours après, trois femmes des services auxiliaires, appelées les “souris grises”, tombaient sous des balles vengeresses, exécutées à leur tour dans le cimetière de Saint-Cyr. »

Les traces de balles sur le mur du cimetière

Suite à mes démarches en 2006, Julien Hauser, conservateur français du cimetière militaire allemand de Berneuil, en Charente, est venu à Saint-Cyr exhumer ces femmes pour l'association allemande Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge (VDK). Il n'y avait plus rien : la fouille a confirmé un « déménagement » des dépouilles. « Pas de cadavre, pas d'histoire », en a conclu le maire de Saint-Cyr.

Le mur du cimetière portait pourtant toujours les marques de la fusillade. Ce mur a été démoli lors de travaux municipaux, qui ont également emporté toute trace des corps.

Des témoignages

Malheureusement pour le maire de Saint-Cyr, des témoignages recueillis entre 2004 et 2006 confirment bien la présence des femmes dans le cimetière.

. **Une habitante, Gisèle Chevalier**, se souvient ainsi de son père traumatisé par l'exécution de jeunes femmes dans le cimetière. Ce jour-là, il avait été réquisitionné,

avec les membres du conseil municipal et le maire Auguste Sarrazin, pour être le témoin de la vengeance patriotique sur les ennemies.

Tous montés à l'arrière d'un grand camion, les villageois s'étaient retrouvés face à des jeunes femmes allemandes complètement terrifiées, qui avaient visiblement compris quel sort funeste les attendait : « Longtemps, mon père avait gardé cela pour lui. Avant sa mort, il a commencé à raconter ses souvenirs qui le hantaient. Il se souvenait que les femmes parlaient peu ou pas français, qu'elles pleuraient et suppliaient qu'on les épargne, en vain. »

Descendues du camion au cimetière, les femmes avaient été dirigées vers le lieu d'exécution. C'est face au mur nord-est du cimetière qu'elles avaient été placées, devant une tranchée creusée. La fusillade fut tirée des jambes vers le ventre, puis chacune reçut un coup de grâce, dans la nuque, avant de basculer dans la fosse.

. **Un ancien gendarme de Jaunay-Clan, Eugène P.**, a laissé un témoignage oral en 2004 : « Deux groupes de résistants et militaires ont traversé la commune et se sont arrêtés pour exécuter des femmes dans le cimetière de Saint-Cyr. Le lendemain matin, j'ai parlé avec un témoin qui habitait proche du cimetière. J'ai aussi rencontré le maire de Saint-Cyr qui habitait Bondilly. Un rapport a été fait mais je ne sais pas ce qu'il est devenu. »

Selon ce souvenir, tout se déroule dans les premiers jours de septembre, sans date précise.

. **A Châtellerault, la sœur d'un ancien résistant** me donne une information capitale sur l'exécution de ces femmes, sous anonymat. Son frère faisait partie d'un maquis poitevin et avait raconté les faits à sa famille longtemps après son départ au Québec en 1950.

Résistant à 19 ans, Jean-Paul a participé à la surveillance de femmes tondues, amenées en camion par d'autres résistants inconnus. Ces Forces françaises de l'intérieur (FFI) interpellaient les filles comme « putains boches ». Sur ordre, il a pris part au peloton désigné pour escorter ces femmes vers un lieu inconnu.

Selon son témoignage, plusieurs femmes étaient parties dans deux camions, accompagnées d'une traction avant noire occupée par des officiers résistants, en uniforme militaire. Le convoi s'est arrêté à Saint-Cyr, puis l'ordre d'exécution a été donné au peloton. Avant son décès en 2006 au Québec, Jean-Paul retournera une fois au cimetière, avec regret, selon sa famille poitevine.

La violente libération de la Vienne

A l'été 1944, la guerre de Libération entre Allemands et résistants est totale. Dans cette guérilla, on note surtout la présence d'unités paras alliées en Poitou, dont le troisième bataillon [SAS](#) (Special Air Service), dirigé par le capitaine Simon pour l'opération Moses.

Ces parachutistes d'élite sont envoyés par Londres pour désorienter, déstabiliser et surtout traquer les troupes allemandes. Œil pour œil, dent pour dent : les SAS français ne font pas beaucoup de prisonniers allemands, surtout après le massacre d'Oradour-sur-Glane, la disparition de 32 paras SAS britanniques et le [massacre de Maillé](#) du 25 août 1944.

Dans ce contexte, la périlleuse mission est de rediriger le maximum de troupes allemandes vers un point de bombardement pour la Royal Air Force. Les hommes du capitaine Simon vont combattre de nombreuses unités allemandes perdues dans la campagne poitevine, en commettant des exactions.

En 2005, un compte-rendu historique sur la Libération poitevine attire mon attention. Il évoque en effet « cinq auxiliaires féminines » : « Le 13 août, le groupe Vallières attaque un camion près de Chauvigny, tuant trois Allemands et capturant cinq auxiliaires féminines. Le 15, le commando se dirige à Beauvais, à 3 km au nord-est de Chauvigny dans la forêt de Mareuil. »

Selon les archives, le groupe Vallières est SAS (en uniforme anglais de parachutiste, donc). Il se trouve avec le [maquis Baptiste](#), un groupe de résistance proche de Chauvigny.

« Pas de quartier pour les Boches »

En 2010, je contacte Geneviève Breuil, la fille d'un ancien SAS, Moïse Obadia, ([décédé en septembre](#) de cette année-là). Elle me rapporte quelques souvenirs de son père, mais surtout un article publié dans le journal poitevin Centre Presse en 1990, confirmant la dureté des combats et le sens de la mission des SAS du capitaine Simon.

Après le massacre de Maillé, le capitaine Simon se rend sur place et suit la consigne « Pas de quartier pour les Boches ». Plusieurs prisonniers allemands seront exécutés en représailles, « huit par huit », au Marchais-Rond, forêt de La Guerche.

Le témoignage précieux de son père, recueilli par le journal, rapportait l'attaque contre un convoi allemand, le 13 août 1944, au cours duquel, selon l'ancien SAS, des auxiliaires féminines allemandes avaient été faites prisonnières par les paras. Malgré un témoignage d'un ancien résistant évoquant le fait « qu'elles auraient été exécutées tout de suite et enterrées au Marchais-Rond », le journaliste expose une autre version : « Au lieu de les abattre, on les captura et on les ramena au camp. [...] Elles ont passé au moins une nuit dans les bois ».

Historien des SAS français, David Portier m'a confirmé que, selon ses recherches, cette « garde à vue » avait été assortie de l'ordre de ne pas toucher aux prisonnières sous peine de sanction.

Des Allemandes de 22 à 31 ans

Récapitulons :

- quatre gros chênes sont couchés en travers de la route à l'aide d'explosifs. Un travail de militaire, selon les historiens poitevins Gaston Racault et Roger Picard. Ce **sabotage** de Bondilly est lié à l'opération parachutiste Moses. C'est la section renseignement et sabotage, sous les ordres de Vallières, qui avait une expertise technique pour le maniement d'explosifs spéciaux ;

- **six civils français** sont réquisitionnés par les Allemands pour dégager les arbres et sont fusillés en représailles ;

- **cinq jeunes Allemandes sont capturées** par le groupe SAS Vallières, également en représailles ;

- **trois jeunes Allemandes sont fusillées** dans la même localité de Saint-Cyr.

Lors de leurs travaux de recherche, entre 1970 et 1982, Racault et Picard ont été confrontés au « secret défense » sur les opérations militaires de Vallières.

Comme je l'ai découvert en 2009, le lieutenant SAS Benno Grebelski, alias Vallières, n'était autre que Benno-Claude Vallières, PDG du groupe aéronautique Dassault, un très proche de Marcel Dassault. En suivant cette piste depuis Montréal avec l'aide d'un étudiant en journalisme, Yann Sernin, nous avons retrouvé la trace d'archives britanniques à Londres, sur le sort des cinq Allemandes capturées par Vallières : il avait rédigé un rapport confidentiel sur ses activités de sabotage et de renseignement au H.Q.G des SAS à Londres.

Ce rapport, « Secret Intelligence-Moses operation », a été envoyé en date du 21 août 1944. Il indique en détails les noms et l'âge des captives allemandes :

- . Gertrud Hegerle (23 ans) ;
- . Anneliese Krauss (22 ans) ;
- . Marthe Garbade (25 ans) ;
- . Katin Bernd (31 ans) ;
- . Irene Herwig (22 ans).

Vallières précise dans son rapport : « Ces prisonnières, une fois interrogées, furent remises dans un camp du maquis comme otages. J'ai exposé à ces demoiselles, qui sont des Waaf [Women's Auxiliary Air Force, ndlr] allemandes, les atrocités auxquelles leurs compatriotes se sont livrés dans les villages français (en citant l'exemple d'Oradour sur les femmes et les enfants). Je leur ai expliqué que les alliés ne feraient pas la guerre aux femmes mais que si les Allemands se livraient à de nombreux massacres, elles seraient passées par les armes. Les Waaf (Helferin's) travaillaient à Bordeaux-Mérignac, soit au téléphone, soit au poste météo. »

L'historien David Portier me transmettra des photos avec le lieutenant Claude Vallières posant devant un camion allemand capturé qui, à ma surprise, est l'Opel Kfz 68 de transmission des auxiliaires de la Luftwaffe (armée de l'air allemande).



Vallières devant le camion Opel Kfz 68 de la Luftwaffe (David Portier///FFL/SAS). On reconnaît le capitaine Simon (alias *Barberousse*) au milieu du groupe avec un poignard à la ceinture

II - Les retombées de l'article sur Rue89

L'article que j'ai publié en septembre 2010 sur Rue89 aura d'autres retombées. Philippe Coignot, un passionné d'histoire de Mulhouse, s'est passionné pour l'affaire. Son enquête l'a conduit vers une archiviste allemande, qui a retrouvé les coordonnées de la sœur d'une des femmes allemandes, Anneliese Krauss, et celle de la famille Jahn, liée à Gertrud Hegerle. Philippe a pris rendez-vous avec eux.



Gertrud Hegerle, 23 ans, auxiliaire fusillée en septembre 1944

En septembre 2012, accompagné de Philippe, j'ai rencontré en Allemagne Suzanne Jahn, née Hegerle, dont l'arrière-grande-tante, Gertrud, est toujours portée disparue en France depuis 1944.

Elle se souvient d'une vieille lettre reçue de France, d'un prêtre inconnu qui écrivait avec regret que « mademoiselle Gertrud Hegerle avait été tondue, violée et fusillée dans un village français ».

Elle raconte comment sa mère et sa grand-mère « parlaient peu de cette lettre, mais toujours avec des larmes et beaucoup de tristesse ».

Elle veut savoir comment s'est passée l'exécution du cimetière de Saint-Cyr. Nous l'informons, en soulignant la cruauté en temps de guerre, citant le massacre d'Oradour-sur-Glane et la tragédie de Maillé pour expliquer le contexte de l'occupation allemande en France.



Anneliese Krauss, 22 ans, auxiliaire fusillée en septembre 1944

Peu à peu, la mémoire s'ouvre. Des recherches effectuées entre 1947 et 1959, par la VDK et la Croix-Rouge auprès de la ville de Poitiers, à la demande des mères, refont surface. On retrouve la piste de ces documents aux archives municipales de Poitiers, ne laissant aucun doute sur le sort des « employées militaires » qui, indiquent les documents de la VDK, « auraient été fusillées avec trois autres employées dans un champ de Poitiers ».

Un document de la Croix-Rouge confirme la mort d'Anneliese Krause et de Gertrud Hegerle, « née le 15/05/21, qui paraît avoir subi le même sort ». La ville de Poitiers avait répondu négativement à la demande de recherches, sans trace de corps inhumés localement. Dossier clos en 1959...

Une « portée disparue » témoigne

Ultime surprise de notre enquête : nous apprenons qu'Irene Herwig, l'une des auxiliaires, est toujours vivante. Elle a 90 ans et sa fille nous informe qu'elle accepte de nous recevoir. Elle veut savoir ce qui est arrivé à ses amies disparues à Poitiers.



Laurent Busseau et Irene Herwig lors de leur rencontre en septembre 2012

Nous rencontrons donc cette jeune fille de 90 ans. Réservee, elle écoute l'histoire des fusillé(e)s de Saint-Cyr, avec un soulagement dans le regard. Elle raconte :

« Depuis la guerre, j'ai toujours peur d'être fusillée. Les partisans nous disaient de ne pas fraterniser avec eux sinon ils nous fusilleraient sur place... Depuis, j'ai toujours peur des feux d'artifice, je n'aime pas ce bruit de pétards... »

Présentant des photos de Gertrud, d'Anneliese et celle montrant Vallières posant devant le camion radio Opel, nous lui demandons si elle reconnaît quelqu'un :

« Pas vraiment, mais le camion me rappelle quelque chose... »

« Des hommes venaient souvent, nous menaçant »

La mémoire est confuse :

« Je me souviens d'une église proche de notre lieu de détention. J'ai travaillé dans une cuisine comme prisonnière. J'avais peur... Des hommes venaient souvent, nous menaçant, je ne sais plus. Les autres filles ont été emmenées pour une histoire de

boulangerie ou de pains. Puis plus de nouvelle des autres, alors nous comprenions que... »

Je n'insiste pas.

Lors de cette rencontre, la fille de madame Herwig confirme la présence d'un stress permanent à toute chose imprévue. « Elle a toujours peur », nous confie-t-elle avec quelques photos. Elle-même ne connaissait pas cette histoire.

Sa mère avait été portée disparue en France en 1945. Finalement, elle est revenue, un an après ses valises. Après son retour, Irène a gardé le silence sur les événements qu'elle avait traversés. Elle s'est remariée en novembre 1946, pour que la vie continue encore tranquillement, à D., en Allemagne.

« Le pardon est moins lourd à supporter que le silence ou l'oubli », me dira Suzanne Jahn avant mon départ d'Allemagne pour le Québec. Qui peut juger après tant de temps ?

L'OBS

Laurent_Busseau /Historien sans frontiere

Source :

<https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-nos-vies-connectees/20121013.RUE3048/mon-enquete-a-surprises-sur-les-jeunes-boches-fusillees-du-poitou.html>